

Zeitschrift: Pionier: Organ der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Bern
Herausgeber: Schweizerische Permanente Schulausstellung (Bern)
Band: 13 (1892)
Heft: 7-8

Artikel: Les travaux manuels et la conception sociale du travail [Teil 4]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des weitschichtigen Stoffes auf den vielverzweigten Gebieten geographischen Wissens.

Allein auch aus dem ganzen Aufbau des Lehrplans, aus der trefflichen Auswahl und Anordnung des Stoffes erkennt man sofort, dass dem Verfasser sein Leitfaden aus seiner Praxis erwachsen ist und sich dort bewährt hat. Das nur 176 Seiten umfassende Büchlein verrät Zeile für Zeile den belesenen Fachmann und den bewährten Lehrer.

Die stoffliche Behandlung ist präzise, bündig und wolüberdacht, die sprachliche Darstellung schlicht und klar und dem Fassungsvermögen dieser Altersstufe glücklich angepasst.

Lehrer und Schüler müssen sich bald in das Büchlein einleben und sich davon angeregt fühlen.

Behörden und Lehrer möchte ich z. B. auf die neue, glückliche Behandlung der Niederlande, Belgiens, Österreichs und der nordamerikanischen Union aufmerksam machen, um sie von der inhaltlichen Gediegenheit und der methodischen Vortrefflichkeit des neuen Leitfadens zu überzeugen. Dem aufmerksamen Leser wird auch die umsichtige Verwertung methodischer Winke, wie sie sich in Seiberts Zeitschrift für Schulgeographie finden, nicht entgehen. Und dass endlich der Verfasser auch der Siedlungskunde, vide z. B. Seite 87 und 88, grösseres Gewicht beigelegt, als dies in bisherigen Lehrmitteln der Fall ist, darf als ein weiterer Vorzug des neuen Leitfadens begrüsst werden.

Gediegen, bündig, klar und fasslich, wie er ist, empfiehlt sich der neue Leitfaden unseres Landsmannes Dr. Hotz zur Einführung für jede Behörde und jeden Sekundar- und Reallehrer, denen die Pflege geographischen Unterrichts am Herzen liegt. >

Wir sind mit diesem Urteil im allgemeinen einverstanden; das Buch gehört zu den besten, welche in neuerer Zeit erschienen sind, und wir möchten es auch den Lehrern zu ihrem Selbstgebrauch empfehlen; dagegen für die Schüler eignet es sich weniger, weil es immer noch zu sehr mit Namen überladen ist. Warum die Schüler Namen lernen lassen von Gegenständen, von denen sie keine Vorstellung haben? Durch einige Skizzen, welche geeignet wären, richtige Vorstellungen durch Veranschaulichung zu bilden, wäre der Schule mehr gedient. Wir halten auch dafür, es sei überflüssig, so viele Namen von Flüssen und Bergen, die auf der Karte oder im Atlas selbst gelesen werden können, in den Text aufzunehmen.

E. Lüthi.

Les travaux manuels et la conception sociale du travail.

Conférence de M. C. Henotelle

au VII^e cours normal suisse des travaux manuels, à la Chaux-de-Fonds.
(Fin.)

Rétablissons l'équilibre: moins de superficiels brillants dans l'intelligence, et plus de savoir pratique. Que

chaque enfant d'ouvrier puisse développer sa carrière selon les aptitudes spéciales que la vocation lui a départies, et nous aurons rendu à l'arche sociale un de ces pilotes qui la conduira sûrement au port. Vous accomplissez de plus, Messieurs, une œuvre essentiellement patriotique.

Sur quoi reposent surtout la vie, la force et la grandeur d'un pays? Sur la prospérité de ces mille métiers du peuple, dont les sueurs apportent la richesse, et dont toutes les initiatives, les aspirations, les efforts, les ambitions, en procurant le bien de chacun, concourent dans leur ensemble à ces œuvres de la paix et de la liberté, qui revêtent la patrie d'impérissable gloire. Et quel est ici votre but? Acquérir ces connaissances qui vous permettront de rendre nos enfants habiles et experts dans ces travaux de la main, toujours si profitables, quels que soient le métier, la profession, que la destinée leur réserve.

La patrie donc a le regard sur vous, Messieurs, à qui elle confie, avec orgueil, le plus doux espoir de son avenir heureux! Son dévouement vous est, et vous sera de plus en plus acquis. Soyez donc cette pépinière d'hommes d'élite sous la sollicitude desquels grandira cette phalange de citoyens pratiques, aimant le travail, si pénible qu'il soit, contents de leur sort, et amis sincères de la justice et de l'ordre!

* * *

J'ai dit: des citoyens aimant le travail, si pénible qu'il soit, et c'est par cette phrase que j'arrive à la seconde partie de cette conférence.

II.

Ce n'est pas, Messieurs, sans sacrifices que vous êtes venus ici vous enfermer dans ces salles du collège, afin de vous appliquer pendant de longues heures et durant vingt-six jours à des travaux attrayants sans doute, mais fatigants. Vous avez quitté votre foyer, alors que le repos aimé des vacances vous le rend plus cher, votre famille, alors qu'elle comptait sur ces loisirs bien mérités pour d'agréables délassements; vous avez renoncé joyeusement à tous vos projets de promenades, de voyages, d'études favorites, que sais-je; et cela, disons-le bien haut, par pur amour du travail.

Cet exemple, présenté comme un étendard de ralliement à toute notre Suisse, par des hommes dont l'apostolat est de préparer la fleur de la nation à porter de bons fruits, est à notre époque d'une grande valeur morale. C'est une leçon sublime à notre siècle viveur! Dans les préoccupations sociales du temps, il n'est pas de questions plus agitées que celle du travail. C'est le pivot sur lequel tournent toutes les revendications. La production et la consommation, le salaire, la part aux bénéfices, la fixation des heures de travail, voilà tout autant d'études qui sont la source de bien des contestations et de mesures pratiques.

Et cependant, sous le rapport de la haute estime que l'on doit au travail, un simple regard d'examen sur notre société, emportée fiévreuse sur les ailes du plaisir, nous prouve que là même où le travail devrait encore être aimé, nous touchons à cette heure de la décadence antique, où Athènes et Rome ne demandaient plus que du pain et des jeux. Il faut du travail sans doute, mais le moins possible, et encore de ce travail qui conduit rapidement à la fortune, au bien-être de la vie. L'amour des jouissances a remplacé le sérieux amour du travail. Le travail n'est plus qu'un pis aller, qu'un moyen méprisé, mais malheureusement obligatoire au plus grand nombre, pour arriver à toutes les aises de l'existence; tous ne peuvent pas se lancer dans ces vastes spéculations, souvent hasardeuses et téméraires, quelquefois déloyales, dans ces jeux de bourse qui vous apportent la richesse et l'opulence entre deux verres de champagne; tous ne peuvent pas demander les joies de la vie à ce veau d'or, dont la danse et le tourbillon emportent tant de fois la réputation, l'estime des concitoyens et l'honneur des familles!

Et si, dans notre examen, nous osons sonder jusqu'au dernier recoin des revendications sociales, nous trouvons, pour la plupart, que le moteur intime, mais non avoué, c'est le mépris du travail, la recherche des loisirs pour les consacrer à la jouissance. Les cafés, les estaminets, les brasseries, toujours bondés, l'affolement des fêtes de chaque dimanche, quelle que soit la crise des temps, ont ici une éloquence par trop explicative.

Qu'est-ce que le travail pour le capitaliste? Une source intarissable d'exploitation. Pour la bourgeoisie? le moyen de gorger d'or son insatiable égoïsme. Pour le prolétaire, qu'est-ce que le travail, Messieurs? L'esclavage!

Je suis peut-être dans l'erreur, et j'en serais trop heureux; mais c'est ma manière de voir, et je vous l'expose en toute franchise.

La valeur des choses tient au prix que nous y attachons. Les apprécier avec équité, les remettre en leur place d'honneur, c'est préparer et ouvrir le chemin à une organisation meilleure.

Comment donc convient-il à des hommes, éducateurs de la jeunesse, pour réagir contre le courant fatal de notre époque, de considérer le travail et les travailleurs? Par ce mot: travailleur, j'entends l'humanité tout entière, car nul, ici-bas, de par la loi naturelle, n'est exempt de travail.

Le travail, c'est l'action, et l'action, c'est la vie. La vie n'est en réalité que le travail constant de la chose existante. Partout où il y a vie, il y a travail; le supprimer, c'est supprimer la vie elle-même; le contrarier, le contraindre, l'emprisonner, c'est le malaise, l'engourdissement, la corruption. Lui donner son essor, son jeu normal, c'est le développement, le progrès, la perfection, le bonheur.

L'univers n'est que travail et que vie. Depuis les astres, qui gravitent dans l'immensité, jusqu'à l'humble pâquerette des champs, qui boit sous la rosée les sourires du soleil; depuis la mousse d'Islande jusqu'aux luxuriantes frondaisons des tropiques; des forêts majestueuses qui, par leur respiration feuillue, purifient l'air, jusqu'à la goutte d'eau qui, à travers les racines et les cailloux, s'achemine vers la source, qui l'entraîne avec elle aux fleuves et à la mer, que d'activités sans nombre, que de merveilles de labeur!

Et, dans le règne animal, quel solennel enseignement! C'est là que l'oisiveté n'est point en honneur. Voyez l'industrielle abeille qui, bien loin de la ruche, butine de fleur en fleur, de bruyère en bruyère, le suc dont elle composera sa cire et son miel. Que dites-vous de la fourmi qui apporte brin à brin les fétus de paille, les microscopiques morceaux de bois avec lesquels elle construit les galeries de son habitation souterraine? L'oiseau ne déploie pas moins de courage et d'activité. Il s'en va furetant partout, ramassant par les chemins les crins perdus de la cavale, empruntant aux buissons la laine que la brebis y a laissée, recueillant les plumes légères que le vent emporte, pour façonner, avec un art admirable et une patience que rien ne lasse, la mignonne demeure de sa jeune famille.

Et tous semblent nous dire: travaillez, prenez de la peine, votre bonheur est à ce prix!

Ce travail, sans doute, est un travail inconscient, basé sur la fixité de l'instinct, qui donne au monde animal quelque chose de l'immuable stabilité des lois naturelles, mais il nous montre que rien n'échappe à son empire, que devant lui tout plie, tout obéit. Dieu se l'impose à lui-même: l'éternel, tout-puissant dans la conservation de son œuvre, est le premier des travailleurs.

L'homme donc, qu'on se plaie à juste titre, vu les merveilles qui s'échappent de ses mains, à saluer comme le roi de la création, est également soumis à cette grande et sublime loi. Et même tel qu'il nous apparaît sur la terre, militant sans cesse de son berceau à la tombe, nous pourrions le définir: la personification du travail.

Nous entendons dire, il est vrai, que le travail pour lui est une malédiction. Non! Source féconde de son seul vrai bonheur, il entraîne à sa suite trop de calme et de sérénité pour qu'il soit une expiation. La peine marche sans doute avec lui; il faut souvent que la sueur baigne notre front, pour arracher les ronces du chemin, mais c'est une peine imposée par un père qui lui a donné pour compagne la joie et la paix.

Le travail est donc la vocation irrésistible de l'homme. Mais deux vies sont en lui: la vie de son organisme corporel, autrement dit: la vie qui le fait vivre, et la vie volontaire, active, autrement dit: la vie qu'il vit. Une parfaite harmonie doit relier ces deux vies; il faut qu'elle se réponde l'une à l'autre, comme l'écho répond à la voix, l'accord à l'accord.

Le travail, étant la partie essentielle de sa vie inconsciente, sera également le ressort de sa vie active et volontaire. Point de santé, point d'intérêt, point de paix, point de contentement, point de félicité sans cette marche normale. C'est ce qui explique que, du milieu des instabilités des désenchantements, des dégoûts qui viennent parfois nous assaillir, le travail sera le remède à tous nos maux, la seule chose dont on ne se lassera jamais. Il est donc un devoir, un devoir le plus sacré de tous, d'où jaillit tout ce qu'il y a de grand, de beau, de vrai, de bien sur la terre : la vie, la science, le progrès, la lumière, la gloire, la vertu, le bonheur, le triomphe sur toutes les difficultés et les infirmités de ce monde.

Entre l'homme primitif, jeté nu et sans armes sur le globe, n'ayant pour abri que des cavernes, repaires d'animaux féroces, des forêts inextricables coupées par des marais et des fleuves immenses, et devant disputer ainsi à la mort une existence dont chaque instant était un combat, entre lui, dis-je, et toutes les puissances, les forces, les découvertes, les inventions, les grandeurs de notre civilisation moderne, qu'y a-t-il ? Le travail successif, constant, infatigable de générations sans nombre.

Mais là ne se bornent point ses plus nobles conquêtes. Le travail, pour cet être privilégié, sera encore la vie de son intelligence, de son cœur, de son âme. La lutte laborieuse et sans trêve contre lui-même le dépouillera de cette nature sensuelle, indolente, égoïste, qui est bien ici-bas la mère de toutes les injustices, de toutes les haines, de toutes les inimitiés qui nous divisent, nous, pourtant les enfants d'une même famille, nous que la loi morale la plus lumineuse de l'univers, la sociabilité, a rendus tous frères !

Aussi la plus belle victoire est-elle de se vaincre soi-même. L'intime satisfaction la plus sentie de l'existence est bien d'être maître de soi ! Travail par excellence qui l'emporte sur tout ce que l'homme peut créer de chefs-d'œuvre, et dont l'influence bénie s'étend à toute la société, comme à la tombée d'un jour d'été s'étendent sur les bois et les champs les brises embaumées des montagnes.

Travail matériel, travail intellectuel, travail moral, tous trois à l'unisson, voilà l'homme parfait, l'homme pour ainsi dire déifié. « Et, derrière ce travail, dit le philosophe Kant, se dévoile le mystère du perfectionnement et du bonheur de l'humanité. »

Ainsi donc, la fleur suprême d'activité, qui révèle à l'extérieur tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'homme, c'est le travail, et, au point de vue social, c'est la conception que nous devons en avoir.

Nous sommes ici, Messieurs, en pleine contradiction avec le jugement que le plus grand nombre porte de nos jours sur le travail, même avec certains savants, qui en font pourtant le sujet de leurs recherches.

Le travail tend de plus en plus à n'être considéré simplement que comme le gagne-pain. Dans toutes les classes, il n'est estimé et aimé qu'au prorata du salaire qu'il offre. Le travail en lui-même n'est rien ; le produit seul est tout. De là deux catégories selon le rapport : le haut travail, qui est le plus envié, parce qu'à peu de fatigues correspondent souvent les plus beaux deniers, et le travail de bas étage, qui est ordinairement celui des exploités ; et sous ces deux distinctions, nous pouvons le caractériser, sans lui faire injure, par ce mot : le travail-marchandise.

Cette notion du travail est indigne, immorale, anti-sociale, et nous répondons :

Le travail, quel qu'il soit, qu'il vienne du plus petit ouvrier ou de l'architecte le plus en renom, du plus modeste écrivain ou du plus illustre littérateur, qu'il soit même obscur et grossier comme celui du manoeuvre, est toujours digne d'estime et d'honneur. Il n'y a point de travail vil, de travail inférieur et supérieur. Tout travail a sa valeur intrinsèque et permanente ; il tire sa dignité et le respect qu'on lui doit de l'intention qui le dirige.

Seul donc est méprisable le travail de tout homme, qui hait le travail en lui-même, et ne l'accomplit que pour la satisfaction de ses besoins de jouissances ou d'orgueil. Combien en comptons-nous qui, dans leur insatiable égoïsme, ne travaillent rien que pour eux-mêmes, et déshonorent ainsi l'humanité ? Ils sont légions ! Nous en rencontrons partout, dans l'industrie, dans le commerce, dans l'éducation, dans la littérature, dans les arts, dans la politique même. C'est le camp des exploités contre lesquels se lève vengeur le cri des revendications. Un seul but à leurs efforts : tailler sur les autres leur propre piédestal, élever sur eux l'étalage de leur bien-être, ou la glorification de leur ambition.

Oeuvre misérable dont la contagion s'étend désastreuse sur notre société ! Son premier résultat est d'ôter à tout travail son auréole divine, et de méconnaître la reconnaissance qu'il mérite. On ne croit plus à son esprit de sacrifice, au dévouement, au désintéressement qui peuvent l'animer et qui seuls pourtant font sa vie, sa noblesse et toute sa grandeur.

Que quelqu'un se donne tout entier à son labeur ; qu'il apporte à son œuvre toute l'abnégation de son âme, et l'ingratitude de notre siècle répondra : Il a été payé pour cela !

Oui, sans doute, ce travail à la sueur de son front lui a procuré son pain, et respect à lui, car la honte sociale est d'obtenir son pain sans travailler. Mais ce dévouement de tous les jours, ce cœur qu'il dépense, ce cerveau, cette santé qu'il épuise, ont-ils seulement, dans la balance du mérite, le poids d'une pièce de cent sous ? Ne méritent-ils aucune reconnaissance ?

Ainsi donc, vous tous qui instruisez la jeunesse, vous dont la vocation est synonyme d'abnégation, vous qui passez votre pénible vie dans un enseignement qui exige

en sacrifice le meilleur de votre intelligence et de votre cœur, vous dont la tête blanchit sous le poids des soucis d'une lourde responsabilité, qu'avez-vous à attendre de notre société? Vous êtes payé pour cela! Quelle honte, Messieurs!

Même réponse pour toutes les autres professions, pour tous les métiers! Qu'importe, si dans cette carrière et à ce travail vous livrez tout: votre santé, votre vie, votre repos, vos jours et vos nuits! Vous êtes payé pour cela!

Et cette façon de comprendre, de reconnaître, d'honorer l'activité humaine, nous a doté d'un nouveau fléau social: la tourbe vénale des mercenaires. Rien sans argent dans ce monde-là, pas même le plus petit service de bienveillance et d'amitié.

Conception maudite du travail qui a engendré, parmi nous, l'esclavage de l'or, l'âpre soif du gain, qui, à son tour, a fait de notre société un vrai champ de bataille, où les vainqueurs insolents piétinent les vaincus méprisés.

Pour les heureux vainqueurs, le sourire et l'admiration, eussent-ils ramassé leur fortune dans la boue; pour les vaincus, le dédain, l'oubli, tous les reproches, toutes les accusations!

A la place de l'accord, de l'union, de l'esprit de soutien mutuel dans le travail, elle stimule la lutte effrénée pour l'existence; lutte aveugle de l'ouvrier contre son patron, lutte du patron avide contre l'ouvrier qu'il exploite! Et dans l'industrie, dans le commerce, dans bien des métiers, concurrence sans entrailles qui enlèvera à son rival et sa place et jusqu'à ses dernières ressources; concurrence déloyale qui cherchera à tout falsifier, afin de mieux pouvoir, sans pertes, avilir les prix, et ruiner ainsi plus vite, à son bénéfice, son voisin honnête et consciencieux.

Et voilà l'abîme dans lequel nous roulons! Voilà la maladie qui nous dévore, et qui empêchera tout accord d'aboutir dans la question sociale.

Faites toutes les concessions possibles; répondez à toutes les revendications; avec le travail-marchandise, vous êtes en présence du tonneau des Danaïdes!

Le salut, Messieurs, c'est de nos jeunes générations qu'il doit sortir. Elevons-les dans les saines notions du travail, dans son amour pour lui-même et non pour ce qu'il rapporte.

C'est par cet amour que nous formerons des hommes, et non des machines à argent; que nous donnerons à la société ce qui lui manque pour sa régénération, des caractères, dont la conduite, toutes les peines, tous les sacrifices, toute la vie en un mot sera un hommage rendu au devoir, à l'honneur et à la vertu. Ainsi l'ont cru tous ces illustres penseurs dont s'enorgueillit l'humanité, parmi lesquels nous saluons J.-J. Rousseau, Pestalozzi, Girard, Vinet, ces nobles enfants de notre cher pays.

En leur inculquant cet amour, disons bien à nos enfants, disons-leur souvent que le travail, quel qu'il soit, est trop élevé pour n'être payé seulement que d'un morceau de pain; que l'âme qui le conduit, comme la liberté, la justice et l'amour, ne saurait ni se vendre ni s'acheter!

Honneur donc au travail! Honneur au travail manuel! Honneur au travail de l'intelligence! Honneur à quiconque travaille! Et s'il peut y avoir des privilèges: Honneur au travailleur le plus humble, le plus ignoré et le moins récompensé des hommes!

Dans la société, nous sommes tous solidaires les uns des autres. Aucun membre de cette grande famille ne peine pour lui seul, car tout travail utile se fait pour tous. Dans cette ruche humaine, nous sommes collaborateurs, tous liés, engrenés au même but social. Si donc tout travail mérite salaire, tout travail mérite aussi justice, reconnaissance et amour.

Plus nos jeunes générations seront pénétrées de cette conception vraie du travail, plus vite notre société se relèvera de ses ruines, et sortira de sa honteuse vénalité.

Dans l'accomplissement de cette tâche, Messieurs, toute notre confiance est en vous. L'art, le soin de former les jeunes âmes sont remis entre vos mains.

Semez donc hardiment la bonne semence; semez laborieusement, et ne craignez pas, s'il le faut, de semer avec larmes, selon l'expression biblique, ou renoncez à l'espoir de moissonner avec chants de triomphe.

Personne toutefois n'est moins en droit de renoncer à cet espoir que celui dont l'auguste mission est de donner à la société des hommes, à la patrie des citoyens, la gloire et les plus beaux bijoux de l'humanité!

Anzeigen.

Zum Anschauungsunterricht und für Bienenzüchter

liefert der Unterzeichnete 2 grosse auf Leinwand gezogene kolorierte Tafeln

apistische Nomenklatur

von Professor v. Sartori

nebst 5 zudienenden kleinen Tafeln auf Karton,

zum Preise von Fr. 20.

K. F. Neuhaus-Ducard in Bern,

Sulgenheim, Giessereiweg 14.

Die

schweiz. permanente Schulausstellung

ist alle Wochentage geöffnet

von 8—11 und 1—4 Uhr.